

PARALLEL UNIVERSES AND TROUBLING ENTITIES IN LA FIANCÉE NOIRE BY RAYMOND CLARINARD

Anca Murar

Assist. Prof., PhD, "Petru Maior" University of Tîrgu Mureș

Abstract: In a changing Ukraine, captain Kalenko has the task to solve the mystery of a horrible crime. But it takes only a slightly imperceptible phase shift to make our hero cross an invisible frontier and to suddenly find himself in a parallel universe with indefinite traits, yet able to reveal the flaws of a society on the edge of losing its values and expose the profound social inadequacies. Kalenko wanders through these parallel worlds built on coordinates taken both from his oniric experiences and prosaic routine, in search of a fragile balance able to make some sense of a deceiving reality. Thus, the police investigation is constantly doubled by the initiatic journey of the hero and the reader, once entered into these universes inhabited by troubling entities, is looking for a lost essential enveloped in a perfume of eternity that urges him to complete his recreation.

Keywords: mutation, mystery, parallel universes, onirism, initiation.

On n'a vraiment peur que de ce
qu'on ne comprend pas.
Guy de Maupassant

Parue en 2012, *La Fiancée noire*¹ de Raymond Clarinard a toutes les coordonnées d'un « roman à suspense »² réussi, pour reprendre la formule de Tzvetan Todorov : dans une Ukraine en pleine mutation, le capitaine Danilo Kalenko a la mission de résoudre le mystère d'un triple meurtre. En poursuivant l'histoire de l'enquête, le lecteur se laisse entraîner par la multiplicité des récits enchâssés et des digressions, formule des hypothèses, poursuit, avec les agents FBI, les suspects et revient incessamment, avec Kalenko, sur les événements passés pour vérifier les moindres détails, afin de découvrir la vérité sur l'histoire initiale.

Cependant, place est faite au mystère, car d'épouvantables meurtres sont accomplis presque sous nos yeux terrifiés, mais on n'en connaît pas les véritables agents, ni les vrais mobiles. Et lorsqu'on apprend que l'enquête n'est que le cadre d'événements encore plus inquiétants : « L'arrêter, réussir enfin à la faire parler, et mettre un terme à ce massacre, tout cela, il le comprenait soudain, n'était qu'un prétexte, vague vernis masquant des pulsions presque animales qu'il ne cherchait même plus à s'expliquer. » (*FN*, 276), on décide de prendre « l'entrée du souterrain », on concède à s'égarer dans les labyrinthes oniriques du

¹Clarinard, Raymond, *La Fiancée noire*, Paris, L'Harmattan, coll. « Présence ukrainienne », 2012. Toutes nos références renverront dorénavant au sigle *FN*, suivi du numéro de la page.

²Tzvetan Todorov, *Poétique de la prose*, suivi de *Nouvelles recherches sur le récit*, Paris, Seuil, 1980, p. 16.

héros, à vivre ses délires, à sonder l'inconnu, dans le but d'y trouver un supplément de sens, sans savoir que l'on finira par tomber de Charybde en Scylla.

Il suffit alors d'un déphasage presque imperceptible (« Comme à chaque fois qu'il était chargé d'une affaire criminelle, il se sentait décalé. [...] Et, comme à chaque fois, il sentait qu'il n'était plus en phase avec ce qui faisait la réalité du commun des Kiéviens. » (FN, 60-61) pour que nous passions avec Kalenko une frontière invisible et nous nous retrouvions dans des univers étranges aux repères flous mais révélateurs des fissures d'une société en perte des valeurs et d'inadéquations sociales profondes :

Un quadruple carnage comme celui dont il avait écopé, on n'en aurait pas vu sous le règne du Parti, voilà ce que disaient les plus nostalgiques, ceux qui avaient l'impression que leur monde avait perdu tout sens et tous ses repères.

Sauf qu'ils se trompaient, ou qu'ils se mentaient, vieille habitude qui permettait de rendre le quotidien plus supportable. (FN, 63)

Kalenko erre dans ces mondes parallèles puisant leurs coordonnées à la fois de ses univers oniriques et du banal quotidien, en quête d'un équilibre fragile qui puisse resignifier une réalité décevante :

[I]l estimait avoir de nouveau sa place, son rôle à jouer. Oui, un flic pouvait être un rouage parfaitement sain de la société, même une société aussi fissurée et bizarrement fichue que l'Ukraine indépendante. [...] Il n'était pas très sûr d'y croire lui-même, mais le simple fait de le prétendre suffisait à lui donner l'illusion qu'une certaine forme de bonheur ne lui était pas interdite. Un bonheur modeste, où les grands projets et les grandes joies n'avaient pas leur place, mais un bonheur malgré tout, fait d'un gentil petit équilibre, d'une quiétude tranquille liée à la simple satisfaction de se tirer correctement de sa mission. (FN, 73)

L'enquête policière se double donc constamment du cheminement initiatique du héros et le lecteur, une fois plongé dans ces univers peuplés d'inquiétantes entités, va lui aussi à la recherche d'un essentiel perdu, remet en question les rouages sociaux, réfléchit avec Kalenko à la mission de l'être dans la société, dans l'univers et aboutit à l'atroce vérité finale.

C'est notamment cette épouvantable quête émotionnelle du héros qui nous conduira à l'« auberge » (lieu de passage par excellence) et nous amènera à la rencontre avec des entités surnaturelles : deux thèmes fantastiques classiques. La poursuite des délires de Kalenko, le passage dans les univers intercalaires équivalent à la mise en relief d'autant de thèmes de prédilection de la littérature de l'étrange qui nous permettront de rendre compte de la spécificité de l'effet du fantastique dans le roman de Raymond Clarinard.

Du rêve éveillé à l'« horreur cosmique »

C'est lors des rêves éveillés ou des délires oniriques que le quotidien rassurant et raisonnable se déconstruit, se dissout, les repères spatio-temporels s'effacent pour qu'une autre réalité surgisse dont le but est la cristallisation des peurs ancestrales :

Toute capacité de réflexion totalement déconnectée par la terreur primale qui l'engloutissait, il ferma les yeux, en quête de quelque prière à même de le protéger de ce qu'il sentait se glisser et enfler autour de lui, alors que les battements de son cœur ressemblaient de plus en plus aux roulements de tambours sacrificiels ricochant sur les gradins de pyramides perdues dans les ténèbres. (FN, 204)

Une des sources essentielles du fantastique de Raymond Clarinard est justement cette « horreur cosmique » formulée par Lovecraft qui dérive d'abord de la perception d'un ailleurs

ténébreux et indicible constituant à la fois le cadre de manifestation des entités surnaturelles et l'espace des tribulations d'êtres en proie à la folie, car les inconcevables univers parallèles sont appréhendés comme des éléments hétérogènes à la normalité et constituent donc la source d'une expérience dysphorique :

Quand il comprit ce qui était en train de se passer, un frisson d'horreur lui remonta le long de l'échine et sa nuque se hérissa : ça recommençait, comme sur la place quelques nuits plus tôt ! [...]

Son thorax lui donna l'impression de se comprimer, la douleur devint insupportable. *Je vais crever ici !* hurla-t-il intérieurement. *Je suis en train de crever d'un infarctus, face à ces deux fumiers qui me regardent claquer* [...] (FN, 154)

Incapable d'agir ou de se soustraire à cette frayeur déchirante, Danilo Kalenko ne fait que subir ce supplice inexplicable dont le crescendo ténébreux sème au cœur du capitaine l'angoisse de la finitude :

Il tenta d'ouvrir la bouche pour mieux respirer, mais ses mâchoires, vibrant de la même douleur lancinante que sa poitrine, ne se desserrèrent pas.

Non ! Pas comme ça ! Je ne veux pas finir comme ça ! [...]

La souffrance se fit plus diffuse, plus générale, et il lui sembla qu'il s'enfonçait lentement dans une brume ouateuse et collante. (FN, 154-155)

Cet ailleurs inhospitalier se manifeste parfois comme une masse informe qui enveloppe le héros afin de le perdre dans les ténèbres de l'enfer : « Il était en train de se noyer, de perdre pied ; il le savait, tout comme il savait qu'il n'y pouvait rien. Et c'était peut-être cette lucidité qui rendait la situation encore plus pénible. » (FN, 151) D'ailleurs, dans le *Prologue* du roman, le Dniepr qui n'est autre que l'incarnation de *Thanatos* coule impassible et indifférent à la volonté des humains, tout en scandant leur dépérissement et en jetant un mauvais augure sur la destinée du héros :

Aujourd'hui comme autrefois, et comme dans les siècles à venir, le fleuve scintillait sous la lune, elle aussi là depuis toujours. Sur ses rives s'ourdissaient de sinistres complots, et comme si souvent au fil des générations précédentes, le sang ne manquerait pas de couler, sacrifices qu'ils lui consentaient dans le vain espoir de se concilier ses bonnes grâces.

Mais il s'en moquait. (FN, 4)

Enfermé dans ces étranges réalités hostiles, Kalenko contemple impuissant le sabbat vertigineux des horreurs et est souvent sur le point de succomber à la folie : « Il lui suffisait de repenser à son errance affolée sur la place Sainte-Sophie pour ne plus avoir envie de déambuler dans l'atmosphère enivrante et parfumée de la capitale une fois le soleil couché. » (FN, 191) Pour lui, la seule issue possible réside en l'acceptation de la tragique destinée de Sisyphe.

Lieux de passage et univers parallèles

Si les univers parallèles dans lesquels Kalenko pénètre le plus souvent à son insu, sont plutôt sombres, c'est qu'ils sont aussi à l'image de ce monde intérieur « peuplé de tensions et d'images, de puissances et de matière qui grandissent et s'émeuvent autour de la mort. »³ Et,

³Jad Hatem, *La genèse du monde fantastique en littérature*, Bucharest, Zeta Books, 2008, p. 8.

comme le souligne Jad Hatem, c'est essentiellement de ce monde intérieur éminemment duel que « se nourrissent la rêverie, le rêve et la fantaisie »⁴ :

Où son imaginaire était-il allé chercher tout ça ? Dans un livre ? Un film qu'il aurait vu, et dont il n'aurait aucun souvenir précis, mais que son subconscient lui resservirait maintenant en guise d'arrière-plan pour ses petits cauchemars personnels ? Si c'était le cas, se dit-il avec un humour qu'il fut le premier à juger déplacé, il ne s'était offert que l'image, sans le son. (FN, 154-155)

Vacuité, silence et obscurité telles sont les composantes essentielles de ces réalités faites d'éléments hétéroclites, en perpétuelle métamorphose :

Appuyé à la barrière de fonte qui encerclait le socle de granit de la statue, entouré de la foule silencieuse qui savourait toujours ce concert sans musique, il sortit son portable de sa poche et en consulta l'écran bleuté.

- C A C O M M E N C E

ZHOVTYYRAB. [...]

Quand les feuillages des arbres se mirent à chanter à l'unisson au rythme de la lourde cloche, l'assistance immobile acheva de se dissiper dans les ténèbres.

Et le bourdon, sombre, solennel, implacable, sonnait toujours au-dessus de la place déserte, où ne se trouvait plus qu'un seul être vivant, une seule âme humaine, il le savait, car il était cette âme. Perdue, délaissée, à jamais condamnée, comme toute cette pauvre humanité dont le destin, lui promettait le lourd tympan de bronze de la cloche, appartenait désormais à d'autres, qui en jouaient comme ils l'entendaient. (FN, 130-131)

Qu'il s'agisse d'un simple message angoissant ou d'une voix retentissant de l'au-delà, le passage au monde intercalaire est annoncé par un élément déclencheur qui bouleverse l'être en quête désespérée d'une échappatoire : « Il ne pensait plus qu'à une chose : fuir, fuir le beffroi de la place Sainte-Sophie, le plus loin possible. » (FN, 132)

Parfois, c'est une entité surnaturelle en expansion qui se fait espace et donne ainsi naissance à une autre réalité, fondée sur l'incorporation des débris de la ville, apparemment rassurante, de Kiev :

Tout autour de lui, il sentait enfler une présence d'une insurmontable volonté ; elle s'insinuait entre les pavés réguliers de la place, coulait lentement des fenêtres du beffroi, se répandait par vagues sans cesse plus épaisses vers les rues. Elle allait engloutir la ville, sa ville, et avec elle tous ceux qui lui étaient chers, et il n'y pouvait rien. C'en serait fini de son monde avant même qu'il ait atteint sa voiture. (FN, 132)

Et, tandis que l'hyperbole finit par attester la naissance du nouveau monde, les lumières s'obscurcissent et la vie bat au rythme sinistre du spectre souterrain : « Au-dessus des bulbes dont l'or lui parut soudain terne, des nuages s'amoncelaient, mouvants, animés d'une vie propre qui semblait gonfler et respirer au rythme de la sinistre cloche géante dont il pouvait entendre grincer le joug. » (FN, 132)

En poursuivant la mystérieuse suspecte des meurtres à travers des « lieux auréolés de mystères où les légendes disaient toujours que le démon guettait le voyageur égaré » (FN, 255), le capitaine Danilo Kalenko a la sensation de remonter le temps pour se retrouver « au beau milieu de ce succédané d'Ukraine rurale des siècles passés » (FN, 255) où il va découvrir un lieu aussi mystérieux qu'inquiétant :

⁴Ibid.

Sa main gauche effleura le bois mal raboté de la porte. Son regard auscultait le chambranle peint en bleu vif, jusqu'à ce que, au-dessus du linteau, il découvre un écriteau sur lequel avait été gravé un seul mot : AUBERGE. (FN, 257)

Lieu de passage par excellence, situé au carrefour de deux « réalités », l'endroit révèle au pauvre égaré son côté luciférien :

À peine eut-il franchi le seuil qu'il sut qu'il était perdu.

Tout commença par la sensation, étrange et fugace, de rater une marche, une impression trompeuse de faux-pas, comme de chuter dans un trou d'air le temps d'une longue seconde.

Dans cet instant contracté, ramassé sur lui-même, il fut assailli par ses sens en ébullition, qui lui transmirent des informations qui, sur le moment, lui parurent normales, et pourtant inexplicablement inquiétantes. Une forte odeur de poussière lui monta au nez, une poussière ancienne, ancestrale même, qui recouvrait des lieux qui n'avaient plus connu la caresse du balai depuis des millénaires. (FN, 258)

Et, c'est dans cette auberge dont l'intérieur est plus vaste que l'extérieur et dont la clientèle est habillée comme pour le carnaval que la comédie dont le héros a vécu quelques actes au cours de ses délires passés va tourner à la tragédie. Danilo Kalenko sera désormais à la merci des créatures cruelles de cette réalité épouvantable.

Inquiétantes entités ou l'épreuve de l'altérité

Dans *La Fiancée Noire*, la proximité des entités inquiétantes produit chez le héros le dérèglement de tous les sens. Source de fascination et de terreur à la fois, ces créatures surgies à l'improviste d'un *Ailleurs* invraisemblable, s'offre au regard ébloui des personnages comme un mystère à déchiffrer :

Il la suivait parce que c'était ce qu'il avait eu une furieuse envie de faire. Parce qu'il avait surtout envie de la revoir, de croiser de nouveau son regard de jais indéchiffrable, envie de s'imaginer qu'il était le seul à pouvoir percer cette énigme vivante. (FN, 254-255)

Cette étrange inconnue « au mutisme inébranlable », au regard blanc qui terrorise tout le commissariat et réussit à échapper au FBI, deviendra la source de l'équilibre improbable du capitaine :

Bohdan était partagé. D'un côté, il se disait que l'arrestation éventuelle de cette fille était le seul moyen d'aider son chef à retrouver son équilibre. Surtout si, ensuite, ils s'en débarrassaient en l'abandonnant à Nesterenko et au FBI. Mais de l'autre, il n'était pas persuadé que le fait de recroiser sa route leur soit particulièrement salutaire. Ni pour Danilo, ni même pour lui. (FN, 160)

C'est la seule quête de cette femme aux yeux et cheveux noirs qui donnera dorénavant un sens à l'existence de Kalenko. Et, au moment où notre héros retrouvera cette inconnue dans l'auberge, il découvrira l'identité de cette créature à la « grâce meurtrière » (« elle s'appelle Telei » (FN, 277) à laquelle il vouera sa vie : « Elle referait surface quand elle le jugerait bon, pour accomplir son devoir, quel qu'il ait pu être, et lui, Kalenko, n'avait rien à espérer, à part se trouver là quand elle frapperait, pour la revoir, car c'était tout ce qui comptait pour lui en cet instant. » (FN, 280-281)

Si le plus souvent les créatures des univers parallèles prennent une apparence humaine, il arrive que l'épouvante se matérialise, à l'aide des métonymies, sous la forme d'une ombre, ou mieux encore, sous l'aspect d'une voix dont le murmure déconcerte l'esprit :

Perplexe, il commençait à s'inquiéter de cette nouvelle énigme quand il avait perçu comme un murmure lointain, chuchotis confus mais qui semblait le viser, lui. La voix étouffée, d'une douceur inquiétante, résonna à son oreille gauche, puis passa à la droite, et s'il n'en saisit pas un mot, il devina néanmoins qu'elle lui parlait, qu'elle lui proposait de continuer, de descendre encore sur l'avenue, jusqu'à la place qui s'étendait au sud. (FN, 155)

Ce « chuchotis envahissant et hypnotique » qui n'est pas sans rappeler *Celui qui chuchotait dans les ténèbres* (Lovecraft) tout comme les « ombres jaunes » qui finissent par transformer tout en chimère, ou bien cette vendeuse « à l'étroit dans sa tunique d'un jaune si agressif » ressemblant fatalement au *Roi en jaune* de Chambers ne sont que les manifestations d'une entité obscure et maléfique se nourrissant des frayeurs humaines.

On a finalement un autre type d'entités surnaturelles qui se montrent dans le roman et se présentent comme un personnage collectif : cette « foule muette applaudissant en silence un concert aphone » (FN, 128), ou ces « mannequins aux contorsions absurdes » (FN, 48) que Kalenko retrouvera dans l'auberge intemporel :

Comme si la fille allait effectivement se pointer dans cette foule de rupins endimanchés qui avaient d'ailleurs tous l'air fascinés par une chose qu'il ne pouvait pas voir. Il peinait toujours autant à les discerner dans le halo d'or rouge de l'éclairage, mais il lui sembla que toute cette assistance sagement assise, du premier au dernier rang, avait le visage tourné vers un point qui lui échappait, peut-être la porte d'entrée du beffroi. (FN, 127)

Bien sûr, pensa-t-il, tout cela est si logique, chère Madame. Elle se « change » en pleine nuit dans une auberge factice dans un musée à ciel ouvert, auberge qui déborde d'une bruyante clientèle habillée comme pour le carnaval, et dont l'intérieur est plus vaste que l'intérieur. Bien sûr. (FN, 263)

Loin d'offrir un support au héros perdu dans les obscurs labyrinthes des réalités parallèles, ces entités aussi cruelles qu'indifférentes ne font que jalonner les étapes de sa descente aux enfers et constituent une réminiscence obsessionnelle du *memento mori* antique.

Savoir interdit et fin inébranlable

Dans la *Fiancée Noire*, l'enquête de Danilo Kalenko se double toujours des monologues intérieurs du héros dans lesquels il réfléchit, en bon logicien, à sa mission de policier :

Il lui restait un semblant de dignité policière, assez pour continuer à se raconter qu'en réalité, il était sur les traces d'une meurtrière présumée, et que s'il la pistait ainsi, seul dans le noir, c'était pour être sûr de repérer le lieu où elle ne manquerait pas d'entrer en contact avec ses complices. (FN, 254)

Pourtant les vestiges de cette conscience professionnelle vont se dissoudre et le capitaine se rendra à l'évidence : « Il n'y croyait pas lui-même. [...] Il la suivait, oui, parce qu'il voulait savoir où elle allait, parce qu'il voulait entrevoir ce qui la poussait à agir comme elle le faisait depuis qu'elle avait violemment croisé sa route il y avait plus de trois semaines. » (FN, 254-255) Tombé sous l'ascension de la mystérieuse meurtrière, Kalenko fera de sa poursuite un but en soi : « dans sa tête, ses questions et ses angoisses se confondaient en un magma informe auquel il s'efforçait de ne plus prêter attention. » (FN, 259) et sera amené à découvrir le lugubre lieu de passage qu'il n'aurait peut-être pas dû repérer.

Si les pensées de Danilo sont, le plus souvent hantés par la créature mystérieuse rencontrée à l'endroit du meurtre, le lecteur découvre également qu'il est un être de conscience : il formule des hypothèses, il se pose des questions afin de mieux connaître la société dans laquelle il vit et les mobiles des agissements humains dans le but de bien se tirer de sa mission de policier. Mais il avoue ne rien comprendre de la vie familiale et sociale et reconnaît n'être qu'un inadapté en quête d'un fragile équilibre : « Ce n'est pas ma faute, je ne comprends pas, je n'ai rien fait pour mériter ça. Oui, parfois, l'homme, ou la femme, se réfugiait dans une fausse incompréhension, on feignait l'innocence, pour mieux justifier sa position, ses choix de vie. » (FN, 280)

Et, au moment où il décide de fonder son bonheur à venir sur les constantes de ce nouveau monde découvert, il se rendra compte de son incapacité à saisir cette réalité toujours fuyante et donc de l'inutilité de ce dernier exploit :

Il se devait d'admettre qu'il n'était plus rien qu'un fêtu de paille ballotté par le vent, un brin de cette « herbe arrachée par le galop » de chevaux sur la steppe.

Pour la première fois de sa vie, toute sa vie, aussi loin qu'il ait pu s'en souvenir, il savait qu'il ne savait absolument rien, et que cette ignorance était et serait à jamais sans rémission. Était-ce cela, la folie ? L'esprit humain céda-t-il quand il comprenait qu'il ne valait guère plus qu'une touffe de gazon sur un terrain de football ? (FN, 279-280)

Une fois pénétré dans l'auberge intemporelle, il subira la révélation finale de l'insignifiance de la vie humaine :

Mon petit capitaine, fit-elle, et sa voix prit alors des accents sombres, presque rauques, qui le glacèrent. Peu m'importe ta vie d'avant, si nous nous rencontrons maintenant, c'est que ce que tu as vécu jusque-là est pour nous sans importance. Mais cela fait quelques jours, quelques semaines même que ton existence, qui te semblait manquer singulièrement de logique, t'échappe tout à fait. Tu t'y noies, n'est-ce pas ? Tu ne comprends plus rien, si tant est que tu aies jamais compris quoi que ce soit à cette vie, comme vous tous...

Son aspiration initiale à « ce bonheur modeste » à même de signifier sa vie se ruinera et le capitaine Kalenko devra se ressourcer aux souvenirs d'une quiétude passée n'offrant au héros qu'un asile temporaire :

La dernière fois qu'il y avait mis les pieds, il était encore marié. Une sortie en famille, avec son épouse, et sa fille chérie. La gamine avait couru à perdre haleine dans les prairies, joué à la maîtresse dans les reconstitutions d'écoles villageoises du XIX^e siècle, s'était cachée parmi les curieuses ruches en bois taillées dans des troncs et surmontées de petits toits. Une belle journée d'été, chaude et radieuse, comme le serait sans doute celle qui suivrait cette triste nuit passée à courir derrière son inconnue. (FN, 253)

Fasciné par Telei, il ne vivra désormais que pour la revoir, même si pour elle, comme pour les puissances des univers parallèles, « cette misérable réalité n'était qu'une étape, comme s'en apercevraient bientôt ceux qui avaient commis l'erreur de faire appel à lui dans le vain espoir de quémander un pouvoir éphémère dans un univers qui ne l'était pas moins. » (FN, 283)

Dans les romans de Raymond Clarinard, la réalité humaine et les mondes parallèles sont intimement liés, les destins des terriens croisent le devenir tumultueux des entités surnaturelles, comme si le réel et l'ailleurs étaient les composantes complémentaires d'un

même univers. Aussi, son fantastique procède-t-il moins d'une hésitation, mais plutôt d'une adhésion à l'esprit ensorcelant de la lettre.

Si les distorsions spatio-temporelles sont inscrites depuis toujours dans les gènes narratives de l'auteur, celles-ci entraînent des distensions d'un esprit humain incapable de comprendre ou d'expliquer cet inquiétant inconnu recelant du familier et le héros se dévoile comme le jouet des puissances aussi ténébreuses qu'impassibles. Mais si tout savoir est nié à l'humain, si son espoir de bonheur n'est qu'une illusion, le lecteur est convié à imaginer Sisyphe heureux.

BIBLIOGRAPHY

Clarinard, Raymond, *La Fiancée noire*, Paris, L'Harmattan, coll. « Présence ukrainienne », 2012.

Bouvet, Rachel, *Étranges récits, étranges lectures, Essai sur l'effet fantastique*, Presses de l'Université du Québec, 1998.

Hatem, Jad, *La genèse du monde fantastique en littérature*, Bucharest, Zeta Books, 2008.

Maupassant, Guy de, *Contes fantastiques complets*, édition établie, présentée et annotée par Anne Richter, Marabout, 1993.

Todorov, Tzvetan, *Poétique de la prose*, suivi de *Nouvelles recherches sur le récit*, Paris, Seuil, 1980.